

Première Année

Prix : 10 centimes

Numéro 2
P. 298

LES FOLIES BERGERACOISES

JOURNAL HUMORISTIQUE

BI-MENSUEL

ABONNEMENTS

Un an : Six mois
3^{fr} 1^{fr} 75

BUREAUX.

RUE de L'ANTENNE POSTE
Numéro 8.

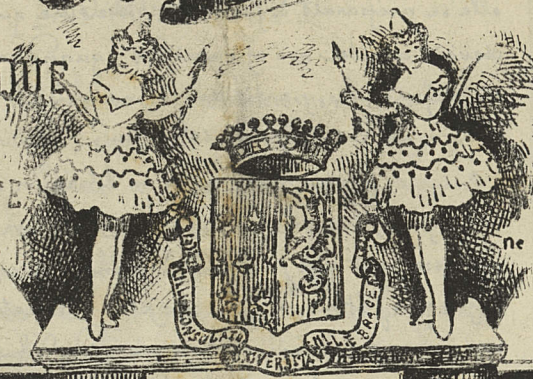
Les manuscrits

non insérés

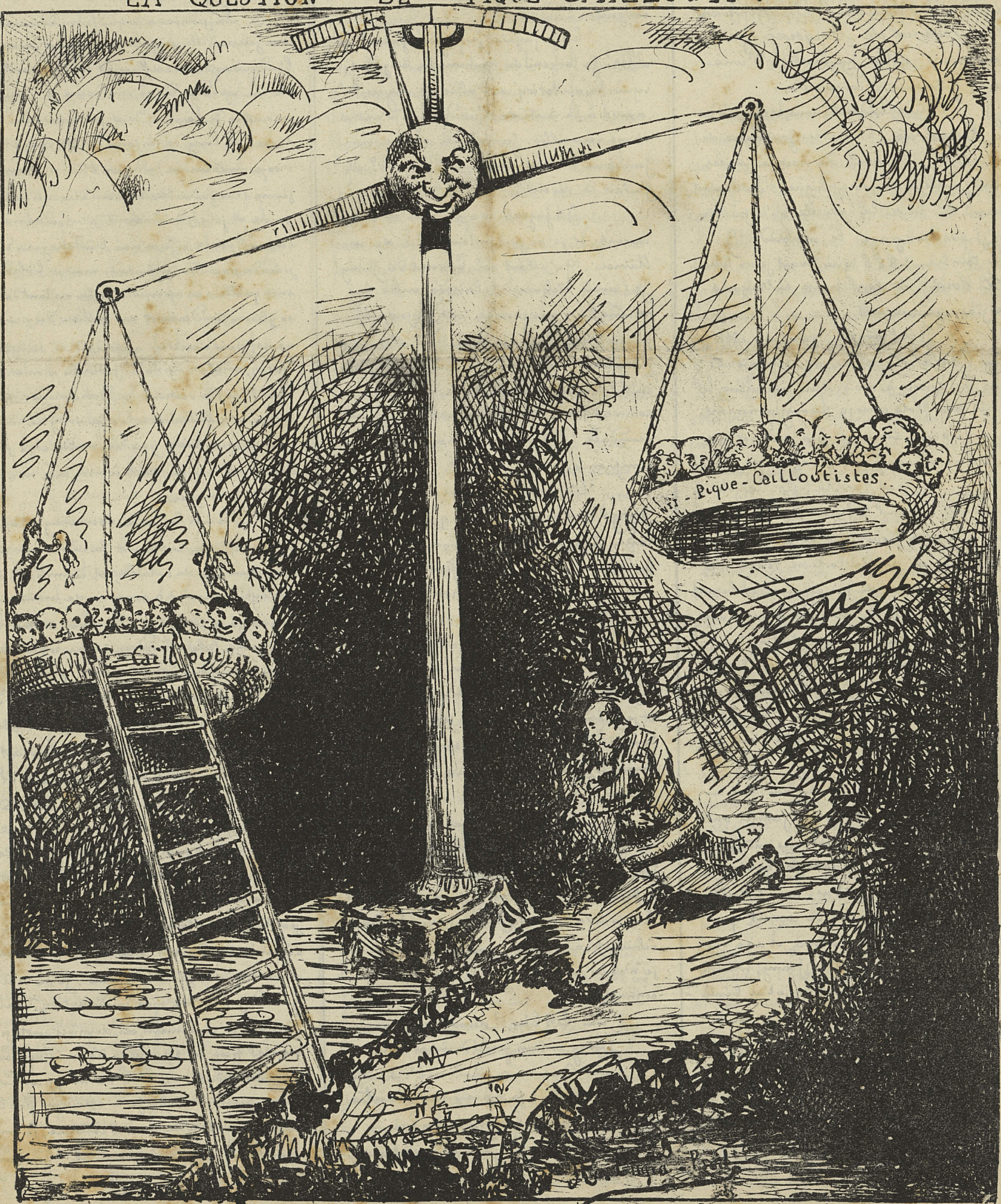
ne sont pas rendus

INSERTIONS

Annonces 25^{fr} la ligne
Réclames 40^{fr}



LA QUESTION DE PIQUE-CAILLOUX



Nous avions pris pour emblème la tête d'un de nos animaux domestiques, très commun en Lorigad. Malgré les bons services que cet animal rend à l'humanité, certaines personnes se sont indignées de le voir en tête du journal.

Lour être agréable à tous nos lecteurs nous le supprimons et nous mettons à sa place deux folies et les armes de notre ville.

Nous espérons que notre nouveau titre nous réhabilitera aux yeux de tous.



Nous remercions bien sincèrement les journaux *L'Indépendant* et le *Journal de Bergerac* qui annoncent notre apparition d'une façon gracieuse et convenable.

L'Indépendant nous compare à *La Barade* et autres journaux de cet acabit. Avant de nous assimiler aux feuilles pornographiques, *L'Indépendant* aurait dû relire la nouvelle qu'il publia en première page le mercredi 9 Septembre 1886 qui avait pour titre *A bord*, et dont nous extrayons le passage suivant :

« J'entraînai Jenny au côté du *Chalier*, il ne me déplaisait pas de donner à nos soupers amoureux le bruit des flots comme accompagnement. Nous embriquâmes, et nous assîmes sur une vergue couchée en long sur le pont. C'était bien, là ! Oh ! le joli murmure qu'avait le fleuve, et comme mes soupers avides trouvaient en eux un écho ! Mais pourquoi diable la lune tenait-elle ainsi à se mêler de nos affaires, et lassait-elle en son oeil indiscret sur les attitudes que nous imposait notre entratien ? »

J'embrassais avidement Jenny, j'étais pressant, très pressant même, et elle n'avait résisté que faiblement sans les maudits rayons qui nous inondaient de toute parts.

C'est à coup, elle eut une idée — Dans les situations critiques, les femmes ont toujours des idées — très pratiques même.

Il y a un lit dans la cabine, me glissa-t-elle tout bas, dans l'oreille.

Certainement il devait y avoir un lit dans la cabine, et dire que je n'y avais pas songé ! Oh ! Jenny, folle tête qu'on disait étourdie, combien je t'ai benie durant quelques secondes d'avoir pensé à l'ameublement de la *Jeune Syphie* !

Nous nous dirigeâmes vers la cabine, à l'arrière du bateau. Jenny me précédait. Nous atteignîmes l'écoutille du pont, ma compagne et moi nous descendîmes à pas de loup l'escalier mobile.

Une fois au bas de l'escalier, quand nous eûmes atteint le parquet de la cabine, Jenny me prit la main, et, me conduisant dans l'obscurité, se dirigea sans hésiter du côté du lit.

Elle arrivait enfin à destination, me traînant à sa remorque, et sans doute elle se préparait à faire la couverture qui devait abriter nos épousailles, quand une voix furieuse, partie du lit nous cria : — Sacré nom de Dieu !

Je sentis Jenny m'échapper. Quelqu'un l'avait saisie, elle poussa un gémissement que j'entendis à peine, pressé que j'étais de fuir au plus vite cette cabine que nous avions supposée vide d'habitants, et dans laquelle sans doute le patron du bateau était resté pour surveiller sa cargaison.

Et je fuyais, je fuyais : j'avais des ailes ! Je longeai de nouveau la berge, et je repris la direction de l'allée de Nuyers. Enfin, arrivé à la route de Mussidan, je m'arrêtai et me recueillis. Je regardai derrière moi : Jenny ne m'avait pas suivi. Pourquoi ? Il fallait le savoir.

Je jugeai ma conduite assez sérieusement, et je ne pus m'empêcher de me blâmer. Qu'allait-il advenir de Jenny ? Je l'avais lâchement laissée entre les mains d'un personnage tout disposé à priver d'elle bien des choses dont elle n'avait jamais eu l'intention, la chère belle ! Qui sait ? il allait sans doute la considérer comme voleuse, et la faire arrêter. Quel scandale ! j'allais évidemment me trouver compromis.

Et penser que j'étais un homme, que Jenny s'était confiée à moi, que je m'étais rendu indigne de sa confiance, et que je la laissais seule, faible femme ! exposée aux injures d'un marin grossier et impudent.

Je m'indignais contre moi-même, et me forçai à revenir sur mes pas — pas trop vite cependant. En chemin, je réfléchissais et je préparais le discours destiné à attendrir mon homme. La route n'est pas longue ; je mis bien un quart d'heure à la faire.

Quand je débouchai dans le chemin de halage, je poussai un soupir de satisfaction : Jenny venait de mon côté, son fichu sur le bras, sans souci des rhumes possibles. Elle arriva bien vite près de moi. La lune éclairait sa rougeur que je ne voyais pas encore en l'occurrence de lui connaître.

— Eh bien ? demandai-je anxieuse.

Jenny eut un geste d'impatience.

— Que veux-tu ? me dit-elle, il a bien fallu : je n'avais pas d'autre moyen de me débarrasser de lui.

Pour un journal politique qui essaie de se faire prendre au

sérieux, nous trouvons cela plus que raide, et nous avouons ne pas être encore à sa hauteur.

La Devineresse

St mon ami H. S.
Que de bruit ! quelle animation ! D'où peut donc venir cette affluence extraordinaire de paysans et de baladins qui encombrant le petit foirail de Gervances ? Si vous en demandez la cause à un de vos voisins, il s'y prendrait à deux fois avant de vous répondre, car il ne pourrait croire qu'il y ait au monde un mortel capable d'ignorer, que la foire de Gervances tombe le jour de la St Michel. Pour moi qui ignore complètement, je posai cette question, ne prévoyant pas l'étonnement qu'elle pouvait causer.

La personne à qui je m'adressais était une jeune fille originaire du pays, comme me l'indiquèrent sa coiffure et ses vêtements. Elle me répondit d'une voix douce et toute mouillée de larmes, dont je remarquai la trace le long de ses joues. Cette voix et ce visage malheureux, chez un être si beau et si jeune (car j'ai oublié de vous dire qu'elle était jeune et jolie) m'émurent tellement qu'on ne saurait croire. Je n'osai l'interroger, de peur de paraître importun, mais je l'observai sans qu'elle s'en aperçut. Je la vis tout d'abord se glisser timidement au milieu des promeneurs, puis s'arrêter auprès d'un temple du Destin, métamorphosé pour le moment en une humble voiture de Bohémien. Les annonces alléchantes de la sibylle n'attiraient que bien peu de monde et je pus alors contempler tout à mon aise ma charmante inconnue.

Deviner la cause de son chagrin ne me fut pas difficile, en voyant la raideur un peu trop accentuée de sa taille, et comme mon esprit est toujours prompt à concevoir de mauvaises pensées, je m'imaginai que j'avais devant moi une jeune fille abandonnée par son amant. Pour cette fois, j'avais deviné juste.

Profitant du moment où l'attention des curieux était suscitée par les capis des opulents d'un pitre voisin, mon inconnue s'introduisit à la hâte dans la voiture de la somnambule. L'occasion se présentait de vérifier l'exactitude de mes suppositions, aussi je ne manquai pas de la saisir, et j'entrai également dans la baraque. Je fus servi à souhait. En effet la sibylle avait introduit sa cliente dans une petite pièce située au fond de sa voiture et séparée seulement par un rideau de celle dans laquelle je me trouvais. Je ne tirai pas grand profit de mon indiscretion, car j'entendis seulement ces derniers mots prononcés par la sorcière : « tes meilleurs jours se sont écoulés. » Ceci ne m'apprenait rien, aussi, comme je n'éprouvais pas le désir de connaître mes destinées, je sortis sans bruit comme j'étais entré cherchant dans ma tête un meilleur moyen. Je

cherchais vainement depuis un moment, lorsque je me heurtai contre mon hôtelier, j'avais mon affaire. Tout le monde se connaît dans les petites localités et il ne m'était plus désormais difficile d'apprendre l'histoire de la jeune fille. J'abordai mon homme et après l'avoir entretenu de quelques banalités, je lui montrai la jeune fille qui descendait de la voiture et je lui demandai s'il la connaissait.

« Je crois bien, me dit-il, pour mon malheur ! Cette queue s'est laissée tromper par le fils du comte de H... mon voisin qui l'a mise dans le fâcheux état où vous la voyez. Il lui a promis le mariage, la dinde l'a cru et a prêté qu'il l'a déshonorée ! »
monieur n'en veut plus. Laissez donc M. le comte de H... épouser la fille de Lignand, un paysan !
« Et cependant, mon bon frère était aussi honnête que ce noble comte ruiné et le Lignand valait bien le H... Enfin le mal est fait, et je prie qu'Oline, assez bête pour croire à l'amour du comte, vienne de consulter l'oracle. Tout m'était expliqué, j'avais rencontré juste, et j'admirai la réponse ambiguë de la sibylle.

Je craignais de m'intéresser à cette jeune infortunée, quand le soir, au moment du souper, mon hôte tout effaré vint m'annoncer que sa nièce avait disparu, qu'on l'avait cherchée partout inutilement, et qu'on n'avait trouvée dans sa chambre qu'une lettre, dans laquelle elle annonçait l'intention qu'elle avait de se donner la mort pour mettre un terme à une vie désormais sans espoir. Je me levai brusquement, à cette nouvelle inopinée et je cherchai immédiatement le moyen de mettre obstacle, s'il en était encore temps, à cette fatale résolution. Un ruisseau coulait à quelque distance de notre habitation, j'y courus, et je me mis à en descendre le cours. A peine avais-je fait une centaine de pas en explorant le fond du petit ruisseau, peu large mais très profond, que je vis la jeune Oline couchée au milieu des roseaux, qui lui faisaient un boudoir de verdure. J'eus hésité de la retirer de l'eau pour voir si tout espoir de la sauver n'était pas perdu, je déboulonnai son corsage, j'appuyai ma main sur sa blanche poitrine ; mais c'était bien fini, le cœur avait cessé de battre. Je vis arriver au même instant des paysans qui, comme moi avaient eu l'idée d'explorer le cours du ruisseau ; je les appelai, ils firent avec quelques branches un brancard sur lequel on plaça le corps de la belle fille, et précédé de ce triste cortège je me dirigeai vers l'auberge, ma voiture était sur le point de partir, le cocher faisait claquer son fouet avec impatience ; j'eus vite fait mes bagages, et je m'éloignai emportant un triste souvenir de mon passage à Servances.

En traversant la place, je jetai encore un regard vers l'autre de la somnambule qui sans avoir souci de la

mort qu'elle avait causée criait d'une voix retentissante :
Venez tous consulter le temple du destin.

— Léonie. d'Als —

— Important ! —

O ! bien involontairement je vous le garantis, du reste, vous allez en juger.

C'était au mois de juin, au moment où les douces senteurs des foins coupés se mêlent à l'aigre parfum des vignes en fleur, du moment où quelques retardataires n'ont pas cessé d'aimer et se livrent encore aux joyeux états, dont le mois de mai semble avoir pris le monopole.

Le printemps pour certains paraît être éternel !

Au moment donc où le soleil réchauffait sur la campagne ses derniers et faibles rayons, j'étais solitairement sur les rives fleuries de la Dordogne. Je songeais... à quoi ? Dieu seul le sait. La vérité est que je prêtai une faible attention aux beautés du paysage, pour contempler un jeune couple qui tendrement enlacé, me précédait de quelques pas.

Ils ne me voyaient pas, s'occupant seulement de rire et de jouer, tantôt, s'agacant au moyen d'une fleur, que malicieusement il introduisait dans son corsage entrouvert, tantôt se rapprochant et se fuyant sans motif.

Un vent de terrain me les cacha brusquement, et mes idées changeant de cours grâce à cette disparition je ne m'occupai plus d'eux pendant un instant.

Quel qu'amoureux et quelque rêveur qu'on soit, il est des spectacles qui s'imposent à nous, et attirent forcément notre attention. J'étais en face du barrage, quand je le perdus de vue et l'endroit où je mettrais contribua pour beaucoup à fixer quelque temps le cours incertain de ma promenade. Je m'assis sur le gazon pour contempler la furie des eaux qui viennent se briser sur les rochers et pour m'enivrer du fracas retentissant de leur chute ; quelque grande que fut mon admiration, je fus obligé d'y mettre un terme car enfin on est homme et on ne doit pas se perdre indéfiniment dans les régions éthérées. Je ne tardai pas à m'en apercevoir, car je fus brusquement rappelé à la réalité par un formidable étournement causé par la fraîcheur du gazon et de l'eau. Pour remettre en mouvement, mes jambes engourdies, je continuai ma promenade jusqu'à un petit bois d'où l'on découvre un charmant paysage. Arrivé là, j'allais revenir sur mes pas quand j'entendis à quelque distance des frôle-

ments de branches, des soupirs entremêlés de petits cris comme si une lutte se livrait dans le bois puis plus rien.

Je mis brève, et mon premier mouvement fut de me rendre compte de la provenance de ce bruit. Je m'enfonçai courageusement dans le fourré, et tout-à-coup autant que possible le bruit de ma marche, quand tout à coup je vis
..... Non je ne le vis pas, car mes jeunes amoureux qui m'avaient aperçus partirent brusquement me laissant pour adieu ce seul mot :
Important !..

Laurent-Goutan.

CHRONIQUES FANTASISTES

Folie Bergeracoise.

Nos lecteurs et sans doute nos lectrices n'ignorent pas, les événements qui au mois de juillet de l'an dernier vinrent jeter au sein de notre paisible conseil municipal, le trouble et la discorde. Les gens sages et les philanthropes en furent alarmés, les malades trepassèrent d'effroi et les chicaniers beaux parleurs saisirent l'occasion de se remettre en train. J'ai déjà nommé Lique-Cailloux ; Lique-Cailloux dont le nom seul devait soulever tant d'esprit et dont l'idée enrichissait si souvent nos plus grands fonctionnaires de dormir.

Il s'agissait rien moins que d'ouvrir les frais maricageux du ci-nommé en droit d'un hôpital. L'emplacement était remarquable dans son ensemble et surtout dans ses détails : l'humide fraîcheur du terrain, le voisinage gai et animé du champ de manœuvres eut permis aux malades de s'endormir comme les sylvestres au chant des oiseaux ; voir même de se réveiller au bruit joyeux des instruments de cuivre, que de fusils et chivaleresques souvenirs n'eût-elle éveillé dans le cœur des soldats blessés ou des invalides cette musique guerrière se prolongeant bien avant dans le jour ?.. Mais l'esprit humain ni de la contradiction ne pouvait s'astreindre à la réalisation d'une aussi belle pensée ; malgré les véhéments discours de ses partisans qui déclaraient d'une façon si positive qu'il n'était pas permis à une nation civilisée de ne pas songer aux lois humanitaires et qu'il lui était plus longtemps serait agir, comme le disait un conseiller très lumineux en tout-à-faire (sic).

malgré tout, le projet fut ajourné.
Les événements et les hommes vont
le remettre sur le tapis. Que va-t-il arriver?
L'histoire nous l'apprendra; en attendant
Ligue-Cuilloux s'embourbe davantage et
Bergerac compte une folie de plus.

Notre brave régiment est arrivé mercredi
matin vers onze heures. Une grande partie
de la population était allée à son avènement.
Plus d'un cœur à battre... aux champs en
voyant passer le jeune homme adoré! Plus d'une
mère de famille a versé une larme en son-
geant à son fils qu'on voyait au front.

Excellente musique du 108^e, nous a donné
pendu soir un brillant concert sur le jardin pu-
blic. Des bravos unanimes se sont faits
entendre au dernier morceau et son succès
prouver à M. Ackermann la sympathie
que le public bergeracois avait pour lui et
ses musiciens.

Il nous revient de divers côtés qu'on a mal
interprété un écho et potins, sur les ouvriers
bergeracois. Nous n'avons voulu faire qu'une
plaisanterie sur le temps qu'ils passent à
s'habiller.

Des gens malintentionnés y ont vu autre
chose.

Bonne soit qui mal y pense.

Trufaldin.

Nota. — Je me trouvais dernièrement
avec une jeune fille toute mignonne.

— « Monsieur, me dit-elle, votre journal
m'intéresse beaucoup, je souhaite de tout
mon cœur, qu'il ne meure pas de phlébotomie
avec la chute des feuilles. »

Et, n'en déplaise à nos confrères, c'est là
aussi notre vœu le plus cher.

E.

Coin du poète.

Le clysoptompe ---

Je suis le clysoptompe instrument du mystère
que le bébé contemple avec étonnement.

Le progrès me verra pour donner le clystère
chose que le vulgaire appelle lavement.

La seringue n'est plus : mes bienfaits sur la terre
m'ont fait donner un coin dans chaque appartement
Si parfois on m'y laisse, en nuée solitaire,
Quelquefois on me cherche avec empressement.

Je fonctionne pour tous, grands, petits, pour m'injurer,
Pénétrant chez chacun par une même porte,
Je prise tout autant le sujet que le ver.

L'humanité pour moi n'a plus qu'un seul visage,

Et princes et manants trouvent à mon usage
Toujours même degré de chaleur et de froid.



ECHOS ET NOUVELLES

Un ministre protestant étant monté
en chaire lisait ce passage de la bible :
« Alors Dieu donna une compagne
à Adam --- » Puis tournant la
page il continua :

« Et elle était goudronnée au dedans et
au dehors et pleine de toutes sortes
d'animaux ! --- »

Le révérend avait sauté un feuillet
et était tombé au milieu de la descrip-
tion de l'arche.

Un abbé aisé célèbre avait fait une
tragédie, intitulée *Loth*; qui commen-
çait par ce vers :

L'amour a vaincu Loth.
Comme le poète était toujours mal
habillé, quelqu'un lui dit :
« Longtemps donc mon cher abbé n'em-
pruntez-vous pas une celotte à l'amour ? »

Une dame voulant à toute force
chanter un air difficile ne put parvenir
à achever son morceau.

— Je vais le reprendre en mi s'écria-
t-elle.

— Non lui dit tout bas un homme
d'esprit, restez en la.

Il nous souvient d'avoir lu dans
un recueil de vieilles chansons dont
nous avons oublié l'auteur, la naïve
épigramme qui suit :

On demandait à Paul esprit des
jeunes opagues

Et qui lit... quelquefois pour changer ses ennuis,
— Connaissez-vous, M. l'Emile de Jean Jacques?
— Répondit-il, je connais les Mille et une nuits.

Sur une affiche de notre ville.

A LOUER.

Deux chambres sur le derrière
d'un épicier

Qu'on peut couper en deux.

Un poète satirique qui
faisait quelquefois des opéras
avait reçu des coups de bâton.
Un jour étant au parterre de
l'opéra, il fut interpellé par
un homme de sa connaissance
qui lui demanda s'il ne ferait
pas bientôt quelque chose de sa
façon.

— Bientôt en effet, répondit-il,
je travaille à un ballet.

— Monsieur, s'écria une voix
derrière lui, prenez garde au
manche.

Le comble de l'activité pour
une bonne ménagère,
Labourer avec ses griffes
le visage de son époux.

Vive à Kachet.

IMPRIMERIE
NOUVELLE
L.P. BOISSERIE
GRAND-RUE 15-17
BERGERAC
CARTES DE VISITE EN TOUTS
GENRES

LES
FOLIES BERGERACOISES

SE TROUVENT.

au kiosque de la rue du marché.

CASES
A
LOUER



Imprimeur géant L.P. Boissérie.